

[ÉTUDES]

ALAIN RALLET : NOTES SUR LA FIN D'UN MONDE

Nous vivons la **fin** d'un monde. Non pas la fin **du** monde comme le déclarent les nihilistes actifs avec une funèbre délectation mais la fin d'un monde.

Les symptômes en sont tellement nombreux que le sentiment de vivre la fin d'un monde est désormais largement partagé.

Quelques symptômes pris dans des domaines divers : les perspectives avérées d'une guerre mondiale, l'impuissance cruelle ressentie face au génocide perpétré à Gaza par Israël, la montée d'une sorte de « néofascisme » un peu partout, des politiques antipopulaires cyniquement assumées, les signaux évidents d'un basculement environnemental, l'irruption sidérante de factieux à la tête de régimes parlementaires, le carrousel sans tête des réseaux sociaux....

Mais comment caractériser une telle fin ?

FIN ?

Fin signifie ici que nous ne vivons pas *le passage* d'un monde à l'autre, passage où la force promise du nouveau s'avance triomphante sur les ruines de l'ancien. Comme dans des registres tout à fait différents : l'entrée dans l'ère des révolutions socialistes au XX^{ème} siècle, la construction de l'ordre international sous domination américaine au lendemain de la seconde guerre mondiale ou l'émancipation des peuples sous l'effet des luttes de libération nationale dans les années 60.

La *fin* d'un monde, le nôtre, ne convoque pas quelque chose de nouveau. Car le monde dont il est question ne promet que son *ensevelissement*. L'horizon du monde tel qu'il se délivre dans sa fin n'est pas d'ouvrir à un avènement mais de se clore dans sa destruction. D'où la force native du nihilisme dans ce contexte.

De la fin comme régression

Comme elle ne débouche sur rien qui pourrait en faire une passe vers autre chose, cette fin est **exclusivement dominée par des formes régressives** : retour à la fragmentation identitaire de l'humanité, retour à la guerre comme évidence logique et horizon subjectif, retour sans fard au cynisme impérial à l'extérieur et à la prédation bourgeoise à l'intérieur, retour à une naturalisation des inégalités les plus extrêmes comme au temps du capitalisme d'avant l'État-Providence, retour arrogant des extrêmes droites dans les jeux de pouvoir dont elles semblaient bannies, retour des valeurs réactionnaires les plus rancieuses...

Fin d'un monde mais de quel monde ?

Qu'est-ce que le monde dont nous vivons la fin ?

Certains abordent la question par **la géopolitique**. Ce monde qui finit est celui de l'ordre international mis en place en 1945 par les vainqueurs de la seconde guerre mondiale avec ses institutions et sa régulation. Un ordre dont la bipolarité USA/URSS, armée par la dissuasion nucléaire, permettait de maintenir les affrontements guerriers dans des limites préservant l'équilibre bipolaire.

L'effondrement de l'État soviétique en 1989 a déstabilisé cet ordre, précipitant l'empire américain et ses alliés occidentaux dans l'illusion d'une domination mondiale exclusive alors qu'il n'a au contraire cessé depuis d'éprouver ses limites et a constamment reculé (Afghanistan, Irak-Syrie, Ukraine pour les Américains et l'OTAN, Afrique pour la France).

L'éclatement de la bipolarité a favorisé le retour à des logiques de puissance maniant la force ouverte pour acquérir ou protéger des positions impériales ou coloniales dans un monde où grands et petits bandits se sentent les mains libres pour mener leurs propres aventures. Ce **monde disloqué** est instable, ouvert à tous les retournements, dangereux car fourmillant d'affrontements secondaires incontrôlés et

de formes hybrides de guerre, tant du moins que la grande explication entre la Chine et les USA pour l'hégémonie mondiale n'aura pas discipliné les alliances en deux camps constitués de la guerre ¹.

D'autres abordent la fin de notre monde par **les menaces écologiques** sur les ressources naturelles et la survie de l'humanité sur la planète. Le monde qui finit serait celui de l'Anthropocène, époque géologique marquée par l'empreinte dominante et destructive des humains sur les forces géophysiques de la Terre. Solde inexorable de cet affrontement multiséculaire, la problématique de la fin de **l'Anthropocène** accable l'homme d'une charge imputée à la nature humaine, ce qui le confronte à une démesure telle qu'elle l'engloutit de fait dans les convulsions terrestres. C'est pourquoi la variante de l'autre fin écologique du monde promise, le **Capitalocène**, reçoit de plus en plus d'audience, l'origine des dégâts environnementaux qui menacent la survie de l'humanité étant assignée à l'accumulation illimitée du capital qui ne connaît d'autre maître que le profit. Mais cette fin du monde s'avère une impasse pour l'homme si n'est pas formulée, au-delà de la dénonciation, la voie politique pour en sortir. Or il y a loin de l'accusation à l'émancipation.

La mondialisation offre un autre aspect, de nature économique, de la fin de notre monde. Le capitalisme a en effet saturé le monde de ses marchés. La marchandisation a tout envahi : les pays jusqu'aux zones les plus reculées, les ressources naturelles jusqu'aux fonds des océans, les activités jusqu'aux liens sociaux, les affects jusqu'aux plus intimes. Il ne reste plus que l'espace et ses mirages. Or le capitalisme s'est toujours alimenté de zones, de sociétés, de milieux, d'activités non capitalistes à subvertir. Sinon, il doit s'auto-dévorer lui-même, s'exposer à une concurrence destructrice sans limites et à la zombification marchande des individus. Quelle que soit la validité de cette thèse ², la fin du monde par saturation économique n'offre aucune perspective nouvelle, sinon celle purement régressive d'une démondialisation, d'une fragmentation de ce monde, d'une multiplication de sa finitude en sous-ensembles.

Un autre indice symptomal est d'aborder la fin de notre monde par **sa dimension subjective**, par l'ambiance plombante d'un effondrement des points de repère non seulement des caractéristiques objectives du monde (cf. ci-dessus) mais aussi de ceux qui étaient les marqueurs d'une **ek-sistence** possible dans ce monde, ceux de la rationalité, de la confiance, de l'espérance. Fin du monde au sens subjectif car elle atteint les racines des convictions émancipatrices et actionne les sentiments douloureux de **l'impuissance** et de l'accablement.

On pourrait continuer à lister d'autres abords de la fin de ce monde. Notamment celui qui croise et cumule tous les autres. **Celui d'une guerre mondiale** comme horizon bien réel, qu'amorcent les appels incessants à en disposer les étapes et dont la démesure désarme les uns et paralyse d'effroi les autres.

Dans son récent essai roboratif (*Le pouvoir de dire non*, Le Grand Continent), de Villepin propose une synthèse de toutes ces fins en assignant le moment actuel à « *une somme d'épuisements* » : épuisement de la force (échec des expéditions militaires occidentales), épuisement de la logique marchande, épuisement des ressources planétaires, épuisement de la mondialisation, épuisement de la modernité issue des Lumières... Épuisements qu'il assigne au « *rêve prométhéen de l'illimité* » inspiré par un capitalisme livré à lui-même et menant le monde au bord du vide. Le réquisitoire est brillant mais la voie proposée inconsistante (dire non, résister, démocratie renouvelée, Europe de même).

Pour une autre compréhension de la « fin d'un monde »

La fin du monde qui court du XX^{ème} siècle au moment actuel a une origine précise dont il faut partir : l'échec des politiques émancipatrices, symbolisées par l'effondrement d'États socialistes vermoulus et surtout la défaite de la révolution communiste qui s'est tentée en Chine, des Communes Populaires à la Révolution Culturelle (1958-1976).

L'échec d'une orientation émancipatrice incarnée dans la possibilité d'une politique communiste a, dès le début des années 80, donné le coup d'envoi à **une longue période de politiques réactionnaires** libérées de tout antagonisme réel : le développement brutal d'un capitalisme d'État en Chine et d'un capitalisme prédateur en Russie, la dérégulation financière et commerciale en Occident, une privatisation généralisée, une mondialisation destructrice d'emplois industriels à l'Ouest et d'exploitation féroce à l'Est et au Sud, l'explosion des inégalités intérieures et extérieures, la faillite financière des États-Providence,

¹ Les Chinois envisagent leur prise de pouvoir sur le monde pour le centenaire de la révolution démocratique chinoise (1949). Ce qui laisse le temps à un processus fertile en imprévus et rebondissements.

² Déjà développée par Rosa Luxembourg dans son ouvrage *L'accumulation du capital* en 1913, à la veille du déclenchement de la grande guerre interimpérialiste.

la résurgence des conflits primaires d'appropriation des ressources, le retour des affrontements interimpérialistes (guerre Ukraine-Russie), l'impunité décuplée d'Israël en Palestine...

Il faut repartir de là, de cette disparition des forces politiques émancipatrices dans le monde, pour comprendre la dévastation d'un monde livré sans retenue aux forces réactionnaires qui ne trouvent plus comme point d'opposition que de se combattre entre elles.

La fin de ce monde a pour origine la **disparition de sa composante émancipatrice** dont l'emprunte en creux marque en retour cette fin. On le voit lorsqu'on essaie de qualifier la période actuelle par analogie avec les périodes qui ont précédé les deux guerres mondiales.

14-18 OU/ET 39-45 ?

Il est clair qu'au plan d'une caractérisation objective, la situation actuelle rappelle celle de 14-18. Celle d'une rivalité interimpérialiste pour le repartage du monde avec une compétition effrénée et transparente pour l'accès à des ressources stratégiques. La bataille est économique avant de se glisser dans ses habits militaires.

Mais curieusement, les références subjectives et idéologiques qui affleurent aujourd'hui relèvent plutôt des années 30 préparatoires à la guerre de 39-45 dont le conflit idéologico-politique était au cœur (combat contre le fascisme et le nazisme). « Fascisme » et « néofascisme », montée des extrêmes droites, sont ainsi des catégories convoquées pour caractériser les antagonismes politiques naissants actuels, une fois dissipé le pâle rideau de fumée tiré par le marais parlementaire. La subjectivité induite par cette caractérisation idéologique est logiquement celle de la « résistance », « le pouvoir de dire non » dit Vil-lepin.

La fin de ce monde serait ainsi marquée par une combinaison particulière d'une détermination économique de type 14-18 et d'une détermination subjective de type 39-45.

Une situation idéologique différente des années 30

Or si le monde qui finit est bien caractérisable comme le prélude d'affrontements interimpérialistes ayant pour enjeu la domination économique planétaire, sa composante idéologique et par conséquent subjective est très différente de celle des années 30.

Les décombres de la guerre de 14-18 avaient ouvert la voie à des idéologies et des politiques porteuses de **projets de refondation**, d'appels à un **monde nouveau** porté par des masses en ébullition mobilisées et organisées pour conquérir le pouvoir. C'était le cas aussi bien des forces communistes que des forces fascistes et nazies, ces dernières s'étant construites en réaction chronologiquement et politiquement aux forces communistes, aussi bien en Allemagne qu'en Italie. Ces politiques se sont durement combattues, le fascisme pouvant être défini comme **une politique réactive d'élimination des communistes au moyen de milices paraétatiques** pour imposer son « ordre nouveau » en complicité avec les milieux d'affaires. Quel que soit le camp, les subjectivités dans cette période étaient des subjectivités de combat, au service en actes d'un monde nouveau.

Rien de tel dans la période actuelle.

Il n'existe pas dans le monde de politiques communistes constituées ou en émergence contre lesquelles le fascisme opérerait, ni d'annonces concurrentes de mondes nouveaux sous l'emblème d'antagonismes politiques³. La fin de ce monde paraît ne rien ouvrir du tout. Le monde se donne comme subjectivement fermé.

L'extrême droite ne projette comme avenir que des mesures régressives, que le retour à un impossible ordre ancien fantasmé, à un imaginaire conservateur ressassant de vieilles recettes, inadaptées

³ Derrière le vocabulaire actuel utilisé pour qualifier la montée de l'extrême-droite, qui va du « néo-fascisme » à des images plus policées (« démocratie illibérale », « pouvoir autoritaire ») se manifeste l'incapacité de la démocratie parlementaire fondée sur l'alternance bi-partisane à réguler les conflits intérieurs et à prendre de brutaux changements de pied extérieurs dans un contexte d'appauvrissement économique et de réorientations stratégiques. On le voit à ce que le hochet électoral censé souder le consensus politique autour de la défense de l'ordre existant fonctionne de moins en moins.

d'ailleurs à la subjectivité nécessaire aux conquêtes impériales. Tandis que les rares porteurs d'une orientation communiste se déploient au bord du vide, avec derrière eux l'échec des politiques émancipatrices du siècle dernier et, devant eux, l'absence d'une politique communiste renouvelée inspirant de nouveaux engagements.

SPÉCIFICITÉ DE LA FIN DE CE MONDE

La spécificité de notre monde, celui naissant dans les années 80 et dans lequel nous sommes, est qu'il a été ouvert par une fin, celle des politiques antérieures d'émancipation, et non par un commencement. Ce qui est appelé « fin d'un monde » n'est pas un nouvel événement mais le déroulé conséquentiel d'une fermeture initiale, comme un sucre lent qui se diffuse et révèle ses effets sur le tard. Il y a un écart entre l'ouverture de la fin et la perception de son existence.

Dans ce contexte, il faut une capacité à **remonter de la perception symptomale** des manifestations actuelles de la fin à **la conscience éclairée** de ce qui en constitue l'origine politique pour être capable de projeter une lueur nouvelle dans ce qui apparaît sinon comme un interminable et sombre crépuscule, une nuit de l'impuissance et de l'accablement.

Il faut pour cela des militants sans lesquels toute espérance serait vaine.

Communiste est le nom que peuvent se donner ceux désireux de lier l'indispensable travail critique sur ce qui constitue la dernière tentative humaine d'explorer la voie d'une émancipation collective (la révolution communiste chinoise) à l'envie de s'engager dans l'ouverture de nouveaux possibles, à portée de main, et plus prosaïquement d'une décision.

Qu'ils se déclarent, qu'ils se reconnaissent, qu'ils défendent leurs points, qu'ils travaillent ensemble, qu'ils étudient, qu'ils se lient aux exploités de la terre et d'ici. Dans la diversité de leurs trajectoires, de leur singularité. Des militants de l'émergence communiste, d'une nouvelle modernité réinventant, pas à pas, les voies concrètes de l'émancipation.

...